

Pourquoi l'Irak n'est pas l'Ukraine Zaki Laïdi

LE MONDE | 30.12.04 |

Au terme d'une forte mobilisation, Viktor Iouchtchenko, le candidat de l'opposition démocratique en Ukraine, devrait accéder à la présidence. Aux marches de la Russie, une nouvelle démocratie émerge. Cette transition en souplesse conduit à se poser cette question si simple et si difficile : pourquoi les choses marchent-elles plus ou moins bien ici et nettement moins bien ailleurs ? Bref, pourquoi l'Irak n'est-il pas l'Ukraine ?

Pour tenter d'y répondre, évacuons deux simplismes en miroir : celui des universalistes intemporels, pour qui la démocratie est valable en tous lieux indépendamment de tout contexte, et celui des culturalistes invétérés, pour qui elle serait une sorte d'aristocratie de "*peuples élus*" sur la base de critères historiques ou culturels.

Comment poser le problème ? D'abord en distinguant deux dimensions essentielles de la démocratie que l'on tend à confondre et dont la différence paraît pourtant essentielle : d'un côté ce que l'on pourrait appeler la procédure démocratique et, de l'autre, la culture démocratique.

La démocratie, comme procédure, renvoie à l'ensemble des règles qui permettent de faire fonctionner un régime démocratique : des élections libres, un Etat de droit, le respect des droits de l'homme. Cette dimension "*formelle*" est à la fois fondamentale et insuffisante. Fondamentale car, sans respect de ces procédures, une démocratie serait vide de sens. Des élections libres sans Etat de droit ou respect des droits de l'homme ne sont qu'une démocratie très imparfaite.

Mais la démocratie renvoie aussi fondamentalement à l'intériorisation lente, graduelle mais profonde d'une culture démocratique qui se traduit par la confiance sociale dans les institutions, dans le recours à des pratiques codifiées dans les conflits, dans le respect des opinions de l'autre. Or si cette première dimension peut s'imposer de manière relativement aisée, notamment grâce à des appuis extérieurs, la seconde dépend beaucoup des conditions locales et prend plus de temps.

C'est là que l'histoire a un rôle important. Si une société dispose de référents historiques et culturels auxquels elle peut relier sa nouvelle expérience, cette intériorisation sera plus rapide. Dans le cas contraire, elle sera plus lente ou tournera à vide

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Car la meilleure source de légitimité de la démocratie en Ukraine vient du fait qu'elle se construit toujours contre la Russie. Ce qui nous amène

à un fait capital qui explique pourquoi l'Irak n'est pas l'Ukraine : en Irak, la démocratie est, qu'on le veuille ou non, identifiée à une puissance occupante qui ne fait rien pour ne pas apparaître comme telle. D'où la contradiction entre fait national et fait démocratique. Sauf au Kurdistan, où l'intervention américaine renforce le fait national kurde.

D'où ce paradoxe : la démocratie n'a aucune chance de s'imposer si elle est portée par des forces extérieures qui veulent détruire la tyrannie sans se préoccuper du fait national. C'est exactement ce qui se passe en Irak. Même si l'immense majorité des Irakiens a pu soutenir le renversement de Saddam Hussein par les Américains, cette même majorité les identifie à une puissance occupante. Le résultat est que l'alternative au saddamisme n'est pas la démocratie, mais bien l'islamisme.

Comment sortir de ce dilemme qui semblerait condamner les sociétés musulmanes à passer de dictatures claniques ou familiales à des dictatures islamistes ? A cette redoutable question, il faut admettre qu'il n'y a pas de réponse claire. Car le problème de la démocratie en terre d'islam ne se résoudra ni par une invasion militaire ni par l'émergence d'une avant-garde éclairée, mais par un travail sur soi qui n'a pas véritablement commencé et que la plupart des élites politiques de ces sociétés ne souhaitent pas voir commencer.

Car il y a, là aussi, un immense paradoxe. La démocratisation par la force est probablement la pire des solutions pour un monde musulman travaillé par la culture du ressentiment. En même temps, il est indéniable que le plus puissant blocage y vient de l'absence de culture démocratique. Il n'y a pratiquement pas de société musulmane qui soit véritablement démocratique et il n'y en a pas non plus qui soit réellement prospère. Prétendre dans ces conditions que cela n'a rien à voir avec l'islam relève d'un pur aveuglement.

Certes, la question du "*blocage islamique*" donne lieu à d'ardents débats, même chez les islamologues. Certains estiment que le blocage central provient du refus de la pensée musulmane d'accepter que la moindre sphère de l'existence humaine échappe à l'emprise de la religion, empêchant ainsi l'émergence d'une rationalité individuelle, notamment dans le champ politique, social et culturel.

La volonté de détrôner l'emprise de la religion sur la vie de la cité ne serait venue que de l'extérieur avec l'effet que l'on connaît, depuis le début des guerres coloniales jusqu'à l'Irak : la brutalité de l'occupation entraîne un repli vers l'interprétation la plus restrictive de l'identité islamique. L'intégrisme musulman est d'ailleurs né avec l'invasion de Bagdad par les Mongols ! Mais ce principe de non-séparation entre "*l'Eglise et l'Etat*" est récusé par d'autres auteurs. Pour eux, cette coupure s'est produite dès la succession du Prophète. Qui croire ?

Comme toute autre religion, l'islam aurait pu et pourra toujours suivre un cours très différent de ce qu'il a été. Ce n'est donc pas l'islam "*en tant que tel*" qui serait à l'origine du blocage musulman. Mais cette hypothèse laisse en suspens une question essentielle

: si l'islam a pu, et peut s'ouvrir à différents parcours, pourquoi les interprétations réformistes capables de le mener à la modernité ont-elles toujours été limitées et systématiquement défaites ? Et pourquoi, loin de s'apaiser, cette réaction ne cesse-t-elle de s'amplifier ?

Il y a donc une tendance dans le monde musulman qui réfute tout travail critique sur l'actualisation de l'islam. L'invasion de l'Irak participe, de ce point de vue, au terrible engrenage dans lequel la région se trouve prise : plus on la bouscule de l'extérieur, plus elle se raidit. Constat accablant pour ceux qui, à Washington, prétendent faire accoucher l'histoire par la force comme pour ceux qui, minoritaires dans le monde musulman, cherchent une voie étroite entre la victimisation que l'Amérique attise involontairement et l'autisme généralisé pratiqué par des régimes presque tous illégitimes.